## SCÈNE 1 — TROP TARD

***Mise en scène : Une femme est assise sur une chaise. Elle tient un bouquet de coquelicots. Cette chaise sera successivement des représentations spatiales : taxi, banc cimetière, chaise à l'école, chaise au rendez-vous galant etc..***

***Elle est dans un taxi en direction d'un cimetière.***

**08h42.**

Je suis dans un Uber.

Je suis sûre que le chauffeur a pris ce qu'il pense être le meilleur chemin.

C'est son métier.

Il conduit toute la journée.

Il connaît Paris.

Mais il n'empêche qu'il va me mettre en retard.

On est mardi et le mardi sur ce boulevard, c'est jour de marché.

***(ses joues se gonflent comme un ballon)***

Le chauffeur me regarde dans le rétroviseur.

J'essaie de cacher mon impatience.

Il me demande si je suis pressée.

Je bredouille une réponse qui dit non non ça va.

Pour finalement dire « Je vais au Père Lachaise, mais en vrai je ne sais pas si la cérémonie vraiment lieue là »

Et puis pour le dédouaner, *j'ajoute « non mais ça va aller, prenez votre temps »*

(Pause.)

Pourquoi je lui dis de prendre son temps ?

Il me scrute encore dans le rétroviseur. Je fais semblant de ne pas le voir.

Je lui demande s'il pense vraiment que c'est le meilleur chemin.

Il me demande si j'ai mieux à lui proposer.

J'ouvre la fenêtre.

Je lui dis non, non, c'est lui le pro.

Mais que quand même…

c'est jour de marché.

Il me répond :

*« À Paris, c'est tous les jours jour de marché, Madame. »*

Il met la radio.

***SOUND DESIGN — Jingle TSF Jazz. (temps «Vous êtes sur tsf jazz)***

Il m'agace avec sa réponse.

Mais j'adore TSF Jazz.

Je regarde mon téléphone.

**09h27.**

Il me reste vingt-trois minutes.

Vingt-trois minutes, c'est faisable.

vingt-trois minutes, c'est jouable.

Après, on peut considérer que je serai à la bourre.

Il faut juste qu'il n'arrive rien.

Pas d'accident.

Pas de camion-poubelle.

Pas de livraison.

Pas de poussette qui traverse.

(Pause.)

Je tire sur mon jean.

Je n'aurais pas dû mettre ce jean.

Il était déjà un peu serré il y a une heure.

À présent, il ne me va plus du tout.

C'est dingue.

Je prends du poids extrêmement vite quand je suis contrariée. Je suis un poisson-lune. En gros, je mange mes émotions.

*Elle gonfle ses joues*

Je regarde dehors.

Je regarde l'heure.

Je regarde la route.

Le chauffeur me regarde dans le rétroviseur.

Je souris.

Je crois que je suis en train de l'énerver.

**09h59.**

Je lui dis merci Monsieur.

Je descends.

Je claque la portière.

Je lui souhaite *une bonne …jou…*

Il détale à toute allure.

Il me déteste.

C'est pas grave.

9h59.

Je suis à une minute d'être à l'heure.

Techniquement, je suis même en avance.

Enfin…

je suis dehors, il me reste à trouver la bonne salle.

Je cours.

Le coquelicot se plie.

**10h03.**

C'est bon.

J'y suis.

J'ouvre la porte, elle fait beaucoup trop de bruit. Tout le monde est déjà assis. Oufff ça n'a pas commencé on dirait.

Je transpire de la moustache.

Je cherche un mouchoir.

Je n'ai rien dans mon sac à part un vieux ticket de caisse, un stylo, un doliprane sans boîte et une boucle d'oreille orpheline.

Quelle idiote.

Pas de mouchoir.

Qui va à un enterrement sans mouchoirs ?

Je reste debout dans le fond de la salle.

J'aurais pas dû mettre ce jean.

Il me scie le ventre, mais Alexis aimait beaucoup ce jean.

Il y a beaucoup de monde.

Waouh.

Tu dois être content, Alexis.

(Pause.)

Elle est où, ta femme ?

Ta femme.

J'espère qu'elle ne va pas me reconnaître.

En même temps…

pourquoi elle me reconnaîtrait ?

Bonjour Madame, je suis la femme avec qui votre mari vous trompait le mardi entre 11h et 17h, toutes mes condoléances.

Non.

Je serre mon coquelicot.

*J'ai préparé ma chanson préférée.*

J'ai les mains trempées.

Et le cœur qui bat beaucoup trop vite.

Je fais ça et je me libère.

*« Excusez-moi… »*

Tout le monde me regarde.

*« j'aimerais dire quelque chose. Enfin, si possible… j'aimerais chanter quelque chose. »*

Personne ne m'arrête. Alors, je m'avance dans l'allée vers le cercueil et regarde les couronnes.

Je lis le ruban.

« À Mamie Georgette. »

(Pause.)

À Mamie…Georgette ?

Je regarde une autre couronne.

« À Georgette, notre chère collègue. »

Oh non.

Oh non non non.

Je regarde les gens.

Ils me regardent.

Ce n'est pas la bonne personne.

(Pause.)

La logique voudrait que je parte.

Maintenant.

Discrètement.

Je pourrais dire que je me suis trompée de salle.

Ça arrive.

Le prêtre me sourit.

Bien sûr, il croit que je connaissais Georgette.

Je lui souris.

Souris.

J'ai annoncé que j'allais chanter.

***Elle connecte son téléphone à une enceinte.***
***I Say a Little Prayer commence.***

***Elle chante d'abord avec une dignité funéraire. Puis Aretha fait son travail. Elle oublie progressivement où elle se trouve.***

***Elle croise le regard d'une vieille dame en larmes. Se ressaisit. Baisse le son, trop lentement.***

— Voilà.

***Elle salue l'assemblée avec une compassion légèrement excessive et sort.***

Un homme passe dans le couloir.

Je vais lui demander si il y a une autre salle.

Il me répond « Il y a deux salles »

Donc, je me dirige vers la salle 2 ; je cours, j'ouvre la porte, vide, rien, personne.

Le vieux monsieur me demande : Vous cherchez qui ?

Je réponds Alexis Lenski, comme si il était parmi les vivants.

*« Alexis Lenski ? »*

Je lui dis oui.

Il me dit : *« … c'était hier…si vous voulez… »*

(Pause.)

Ses lèvres bougent, je n'entends rien.

Mes oreilles bourdonnent.

***SOUND DESIGN — Le grondement d'un avion apparaît progressivement. Très proche, énorme.***

***Aretha Franklin revient au loin — I Say a Little Prayer — déformée, ralentie par la sensation, comme entendue sous l'eau.***

Je sens mon cœur taper.

Je ne sais pas quoi faire.

Je reste là.

***Dans le lointain, presque enfouie sous les autres sons, la voix d'Alexis.***

***ALEXIS — vieux message audio what's app— sound design « Je t'aime mon coquelicot »***

(Pause.)

***Le son se coupe brutalement.***

Long Silence.

C'était hier.

(Pause.)

Tu es parti hier.

Et moi…

je suis arrivée aujourd'hui.

(Temps)

Je ne sais même pas si tu as été enterré ou incinéré.

On n'a jamais parlé de ça.
On parlait beaucoup, pourtant.

Enfin…
de tout ce dont on pouvait parler entre onze heures et dix-sept heures.

Ces choses-là, tu les réservais sûrement à ta femme.

C’est normal.

(Pause.)

C’est normal.

Mais tu aurais pu au moins me prévenir que tu étais malade !!

C’est sur Facebook que j’ai compris.

Enfin…

Facebook.

C’est Chris.

Chris a posté une photo de toi avec la phrase :

*« Parti trop tôt. »*

Quelle phrase bidon.

Non mais c’est vrai.

Soit tu dis rien, soit tu expliques, soit tu rédige un hommage, mais tu marques pas comme sur un post-it « parti trop tôt ».

Tu es parti trop tôt.

Et moi…

je suis arrivée,

encore une fois,

trop tard.

(Pause)

À chaque fois qu’on se quittait, tu me disais :

« On se reverra un jour, c’est sûr. Le monde est si petit quand on s’aime comme on s’aime. »

(Pause.)

Et bah voilà.

Où es-tu, Alexis?

Tu sais quoi je vais tirer au sort : pile tu es enterré, face tu as été incinéré !

Pile ! Direction le cimetière !

Euhhh….C’est une ville !

Marta Marin, Reine de la Nuit ?

Élisabeth Marie René.

Jean-Yves Duchaud.

Gianni Alfonzo.

François Abdelatif.

(Pause)

(Pause.)

Ça a toujours été mon truc, ça.

Prévoir un million de choses en même temps en pensant, par je ne sais quel miracle, que tout allait passer.

Que je pouvais ralentir le temps.

Comme si on pouvait ralentir le temps.

Moi, à force de croire que tout pouvait tenir ensemble, j'ai raté :

- la circoncision du fils de ma meilleure amie,
- mon linge dans la machine à laver…
- et ton enterrement, Alexis.

Un jour, une ami qui m'attendait pour dîner m'a dit :

*« De chez toi à chez moi, y a cinquante minutes de trajet. Toi, en cinquante minutes, tu as ajouté un café avec ta voisine, un passage chez le caviste et un stop chez le fleuriste. Évidemment que tu es en retard ! Tu es trop optimiste ou mal organisée »*

C'est vrai.

Il y a de l'optimisme en moi.

Je suis…

une enthousiaste.

*Et puis j'ai du mal à dire non.*

*Comme ça, je ne suis pas celle qui empêche.*

*Pas celle qui fait obstacle.*

(Pause.)

Tu te rappelles, Alexis ?

Je n'ai jamais refusé aucun de nos rendez-vous.

J'ai toujours accepté la place que tu me donnais, quelle que soit l'heure.

Tu me laissais la primeur de choisir l'endroit…

à partir du moment où c'était loin de chez toi !

Je me souviens d'un matin.

On avait rendez-vous pour un petit-déjeuner.
J'étais arrivée avec dix minutes de retard.

Sur la table, le serveur avait déjà posé les cafés, les croissants et les jus d'orange pressés.

Tu n'étais pas content.
Quelque chose te tracassait.

J'étais persuadée que c'étaient les dix minutes.
Dix minutes de moins ensemble.

Mais non.

Tu venais de décider que tu resterais avec ta femme.

Même si tu ne voulais pas…
« me perdre ».

(Pause.)

Je me lève.
Je retiens mes larmes.
J'attrape mon sac à main.

Tu veux me prendre la main.

Je recule.

La lanière du sac accroche le verre.

Et soudain, tout coule.

Les jus d'orange.
Mes larmes.
Tout.

Toi…tu éponges la table.

Mais franchement, t'abuses t'aurais pu me dire :

« je suis malade. »

Ou…

« Je n'ai plus beaucoup de temps sur Terre… on se prend un verre ? »

(Pause.)

J’en aurais trouvé, du temps, moi.

Je l’aurais pris, ce temps, moi.

Si j’avais su…

j’aurais fait autrement.

Je déteste cette phrase.

Je déteste le conditionnel passé.

Il y a là-dedans une sorte de fatalité très pratique :

- Si Rémi avait su que sa tante était cardiaque, il ne se serait pas caché derrière la porte pour lui faire peur.

Le conditionnel passé porte aussi en lui une élégante lâcheté.

Si tu m’avais dit :

« Je pense à toi. Je vais mourir. »

(Long silence.)

J’aurais couru, Alexis.

C’est évident que j’aurais couru.